

MOYEN POUR EMPECHER LES COR- NEILLES D'ARRACHER LE BLÉ-D'INDE.

Un journal américain donne le procédé suivant comme très-propre à empêcher les corneilles et autres oiseaux d'arracher le blé-d'inde, dit-on $\frac{1}{2}$ minot, dans une cuvette ou autre vaisseau, et on jette dessus de l'eau très-chaude en quantité suffisante pour couvrir le grain entièrement : on le laisse tremper durant quelques minutes, assez longtemps pour que le blé-d'inde se réchauffe complètement ; ensuite on soutire l'eau et on répand sur le blé-d'inde un peu de goudron qui aura été d'abord chauffé jusqu'à ce qu'il soit clair, et avec un bâton on brasse le tout ensemble, ce qui couvrira chaque grain de blé-d'inde d'une légère couche de goudron : enfin pour empêcher les grains de se coller ensemble, on répand dans la cuvette du plâtre ou de la poussière et on brasse encore une fois.

L'AGRICULTURE.

[Suite.]

[Du *Courrier du Canada*.]

En parlant du luxe des habits chez les cultivateurs, j'aurais dû parler aussi du luxe des maisons et surtout du luxe des voitures. Ce dernier est la ruine d'un grand nombre de cultivateurs. Je connais personnellement des agriculteurs qui ont converti leurs terres de dettes par ce luxe et je sais que, grâce à eux-mêmes, leurs enfants n'ont plus d'autres ressources, pour se créer une position, que la colonisation de terres nouvelles ou l'exil vers la ville. Hélas ! ils prendront le chemin de la ville, ils viendront à Québec où ils s'établiront *charretiers*. Quelle autre position peuvent-ils ambitionner ? Cette position de "charretier" est à peu près la seule qu'ils puissent exercer. Et l'on verra des hommes appelés à la royauté de l'agriculture, on les verra mendier tristement les fatigues du voyageur et cela, par l'imprévoyance, la folie de leurs parents, et peut être aussi par leur lâche reculade devant le défrichement de terres encore attendant les bras d'hommes de cœur. Et à la ville,

les charretiers pleuvent. L'on peut en voir un bon nombre subir patiemment les intempéries de l'air dans nos principaux quartiers. L'émigration se présentera bientôt à l'esprit de ces pauvres malheureux comme un ange sauveur. Bientôt, ils partiront pour les États-Unis, et ce sera le dernier surcroît à leur infortune.

Le luxe des maisons est moins répandu : dans les paroisses que j'ai pu visiter, je l'ai rencontré assez rarement. Il apparaît lui aussi, néanmoins. Tant que ces cultivateurs ont vécu simplement, ils ont pu arracher leur vie de leurs terres mal cultivées. Mais à présent qu'ils augmentent leurs dépenses et qu'ils laissent leurs terres dans le même état de déperissement, c'est la banqueroute, la hideuse banqueroute qu'ils attirent sur leurs têtes.

J'ai vu des agriculteurs dont les animaux, "apparemment," ne fournissaient point de fumier et qui, par conséquent, n'engraissaient jamais leurs terres. Je les ai vus employer un même terrain aux mêmes semences depuis un temps immémorial : eux-mêmes me le disaient. Chez eux, j'ai vu les fossés en désordre et quelquefois les clôtures se prêtant aux gambades des troupeaux bondissants. Enfin, j'ai vu des terres plutôt gâtées que cultivées. Et sur ces mêmes terres, j'ai vu des maisons de haut prix et meublées à grands frais. Remarquez bien que je ne parle point des médecins ni des fonctionnaires de ces paroisses ; je ne parle que de simples agriculteurs. S'ils eussent compris leur mission, ils se fussent occupés sérieusement des substances nécessaires à la nourriture et à la vie des plantes ; des amendements qui consistent à mêler à une espèce de terre une autre espèce de terre de qualités différentes. Ils se fussent occupés des "égouttements," des engrais et des qualités des fumiers et des terres auxquelles conviennent ces fumiers. Tout eût été ordre. Ils se fussent occupés enfin de l'amélioration totale de leurs biens et ensuite, je leur eu pardonné un luxe qui n'aurait plus été un luxe parce que, par leur conduite, ils se fussent mis en état de subvenir aux dépenses superflues. Je ne leur pardonnerai jamais, cepen-

dant, le mépris de l'"Etoffe du pays" ni l'achat d'ornements qui ne leur conviennent nullement. Des aises plus nombreuses, très bien, mais non point de folles inutilités.

Conclusion de tout cela : l'instruction donnée aux enfants de la campagne n'a pas été et n'est pas ce qu'elle doit être. Quoi ! il y a quarante ans, il y a cinquante ans, nos cultivateurs étaient pour la plupart sans école. Quelquefois, un maître ambulant leur donnait quelques leçons de lecture et d'écriture. Alors, ils tenaient à leurs terres et leur vie était simple comme elle doit l'être. Un cultivateur laissait sa terre pour la ville, mais c'était un phénomène ! Aujourd'hui chaque paroisse a une école et souvent plusieurs. D'où vient donc que tant d'agriculteurs ont un goût si prononcé pour les modes et les aises de la ville ? Il faut le dire, la faute en retombe sur les instituteurs. Que les exceptions n'en prennent point leur part, je ne leur en veux point. Oui, la faute en retombe sur les instituteurs qui donnent à leurs élèves la même instruction qu'ils donneraient à des élèves urbains. J'ai assisté à plusieurs examens d'écoles de la campagne ; on les interrogeait sur une Histoire sainte trop détaillée, sur une Histoire du Canada trop détaillée encore, sur les fleuves de l'Asie et les déserts de l'Afrique, sur les excursions d'Alexandre le Grand, etc. Aucune question, aucune sur l'agriculture. On les interrogeait aussi sur l'arithmétique : les élèves les plus intelligents savaient tout ce qui leur fallait pour venir, à la ville derrière un comptoir, faire danser les pièces de drap sur le bout de leurs doigts ! Et aucune question sur l'agriculture.

Mais l'instituteur de la campagne devrait-il oublier qu'il forme ou doit former des agriculteurs ? Sa tâche principale, celle qui doit primer les autres, ou plutôt sa tâche unique, c'est l'enseignement de l'agriculture auquel doivent se rattacher tous les autres. C'est ainsi que l'agriculteur enfant apprendra l'arithmétique, afin de pouvoir s'entendre plus tard dans les affaires agricoles qu'il aura à transiger. C'est ainsi qu'il apprendra l'histoire de sa patrie,